928
2.
PQ 2247
F3
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

GUSTAVE FLAUBERT

CHAPITRE I

SA VIE

Gustave Flaubert est né à Rouen, le 12 décembre 1821.

Son père, fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine, après avoir fait ses études de médecine à Paris, s'était établi à Rouen et y était devenu le très considéré et même célèbre docteur Bovary, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen et y demeurant.

Sa mère, Anne-Justine-Caroline Fleuriot, était née à Pont-l'Évêque, dans le Calvados, et, par son ascendance maternelle, était alliée aux plus vieilles familles de la basse Normandie.

Gustave Flaubert est donc Champenois par son père et Normand par sa mère. Partant il n'y a à tirer de sa race aucune induction relativement à son caractère et à son tour d'esprit.

On peut seulement remarquer que, par son aspect extérieur, il était tout Normand. Grand, taillé en

force, destiné à prendre quelque obésité en vieillissant, figure à traits larges et accusés, nez fort, front haut, yeux à fleur de tête, forte moustache tombante, vrai *viking*, il tenait évidemment de sa mère et des ascendants de celle-ci.

Il naquit dans l'Hôtel-Dieu de Rouen, y fut élevé et ne le quitta qu'à dix-huit ans pour venir faire à Paris ses études de droit. Il fut élevé très libéralement, sans contrainte, suivant en externe les classes du lycée, y travaillant peu, mais passionné de littérature et jouant à onze ans avec ses amis des pièces de théâtre qu'il composait.

Il eut une passion d'adolescence qui semble avoir été très vive.

A seize ans, à Trouville, il fut frappé de la beauté d'une dame de vingt-huit ans, brune, beaux yeux bistrés, dents lumineuses, peau mate et couleur d'ambre, magnifiques cheveux noirs. Son mari était un brasseur d'affaires et un coureur de filles. Il admira le mari, adora la femme, fut reçu dans l'intimité de la maison. Il ne se déclara jamais. La femme, plus tard, devint folle. — C'est de cette aventure que Flaubert tira plus tard l'*Éducation sentimentale*, celui de ses livres qu'il aimait le plus.

Cette passion le préserva sans doute des honteux divertissements de première jeunesse dont il se garda, si l'on interprète bien une ligne d'une de ses lettres, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

Ses amis d'enfance et d'adolescence furent peu nombreux. Ils se réduisent, ce semble, presque à trois, Ernest Chevalier, Louis Bouilhet et Alfred Le Poittevin, le confident le plus cher de ses pensées

les plus hautes, qu'il perdit tout jeune, en 1848. Maxime Du Camp ne fut que son ami de jeunesse, rencontré à Paris, vers 1842.

A l'âge de dix-huit ans, il était charmant de grâce vigoureuse et un peu farouche. Une femme qui l'avait connu à cette date écrivait quarante ans plus tard : « Gustave Flaubert était alors semblable à un jeune Grec. Il était grand, mince, souple et gracieux comme un athlète, inconscient des dons qu'il possédait physiquement et moralement, peu soucieux de l'impression qu'il produisait et entièrement indifférent aux formes reçues. Sa mise consistait en une chemise de flanelle rouge, un pantalon de gros drap bleu, une écharpe de même couleur serrée étroitement autour des reins et un chapeau posé n'importe comment, souvent tête nue. Quand je lui parlais de célébrité ou d'influence à exercer, comme de choses désirables et que j'estimerais, il écoutait, souriait et semblait superbement indifférent. Il admirait ce qui était beau dans la nature, l'art et la littérature, et vivrait pour cela, disait-il, sans pensée personnelle. Il ne songeait nullement à la gloire, à aucun gain. Sa grande joie était de trouver quelque chose qu'il jugeât digne d'admiration. Le charme de sa société était dans son enthousiasme pour tout ce qui était noble, le charme de son esprit dans une individualité intense. Ce qui manquait à sa nature, c'était l'intérêt aux choses extérieures, aux choses utiles. S'il arrivait à quelqu'un de dire que la religion, la politique, les affaires avaient un intérêt aussi grand que la littérature et l'art, il ouvrait les yeux avec étonnement et pitié.... »

C'est dans ces dispositions qu'il vint à Paris, en 1840, pour y faire son droit, ayant pris le droit comme autre chose et n'y ayant pas plus de goût que pour la médecine ou la pharmacie. Il s'ennuya à Paris extrêmement, ayant horreur de ce qu'on appelle « la vie d'étudiant » et n'ayant pas encore un dessein de vie littéraire très arrêté. Il habitait rue de l'Est, un petit appartement de garçon où il se trouvait mal installé. Il y restait seul des journées entières, ouvrait un livre de droit qu'il refermait aussitôt, s'étendait sur son lit, fumait beaucoup, rêvait davantage. Il devenait sombre.

Il fréquentait un peu l'atelier de Pradier, où il rencontra un jour Victor Hugo, et où il vit pour la première fois Mme Louise Colet, femme de lettres assez connue, et peut-être trop, à cette époque. On le voyait aussi chez l'éditeur Maurice Schlesinger et chez le docteur Cloquet, ami de son père.

Avec celui-ci il fit, en septembre et octobre 1840, un voyage aux Pyrénées et en Corse, qui lui fut une diversion et qui fit sur lui une impression profonde. Les descriptions qu'il donne, dans ses lettres, des paysages de Corse sont déjà du maître paysagiste qu'il devait être plus tard : « Je puis maintenant te parler de la Corse, sciemment, puisque j'ai vu une bonne partie du littoral occidental. Tout le pays est couvert de montagnes et les chemins montent et descendent continuellement, de sorte qu'on est enfoncé dans les gorges et les makis. Tout à coup le paysage change comme un tableau à vue et un autre horizon apparaît. La route que nous parcourions contournait le bord de la mer et nous marchions sur le sable; il y avait un soleil comme tu n'en connais pas, qui dominait toutes les côtes et leur donnait une teinte blanche et vaporeuse. Tous les rochers à fleur d'eau scintillaient comme du diamant et à notre gauche les buissons de myrte embaumaient. »

Après quelques rapides échappées de ce genre, ou, plus courtes encore, vers Rouen, il revenait à sa chambre d'étudiant, travaillant quelquefois pour un examen « qui le talonnait », plus souvent s'ennuyant à périr, riant du reste de son existence médiocre et en faisant quelquefois un croquis burlesque où l'on peut surprendre déjà le futur peintre des Homais et des Bournisien :

DIALOGUE

MOI, MA PORTIÈRE. (J'entends du bruit.)

LA PORTIÈRE (dans l'antichambre) : C'est moi, monsieur, ne vous dérangez pas. Je vous apporte des allumettes, monsieur; car monsieur en a besoin.

MOI : Oui.

LA PORTIÈRE : Monsieur en brûle beaucoup. Monsieur travaille tant! Ah! comme monsieur travaille! Je ne pourrais en faire autant, moi qui vous parle.

MOI : Oui.

LA PORTIÈRE : Monsieur va bientôt s'en aller chez lui. Vous avez raison.

MOI : Oui.

LA PORTIÈRE : Ça vous fera du bien de prendre un peu l'air; car depuis que vous êtes ici, bien sûr, bien sûr....

Moi : Oui.

La portière (élevant la voix) : Vos parents doivent être contents d'avoir un fils comme vous (c'est son idée fixe; elle l'a déjà dit à Hamard).

Moi : Oui.

En 1845 il perdit son père, en 1846 sa sœur Caroline, qu'il adorait. Sa mère se trouvait désormais très seule. Il se décida, sans aucune peine, à quitter Paris, qu'il n'aimait guère, et le droit qu'il n'aimait pas du tout, pour vivre à Croisset, près de Rouen, dans une propriété de famille, agréable et même assez pittoresque, d'où l'on voyait la Seine, les bateaux montant et descendant le fleuve, et, au delà de la nappe d'eau, les collines boisées de l'autre rive.

C'est là qu'il vécut trente-quatre ans, jusqu'à sa mort, d'un séjour laborieux et studieux qui ne fut interrompu que par un voyage en Bretagne avec Maxime Du Camp (1846), un voyage en Orient avec le même (1849) et des déplacements à Paris à intervalles irréguliers.

C'est à partir de cette date (1846) qu'il se tourna décidément du côté des lettres, lisant beaucoup, annotant, commentant ses lectures dans ses lettres à ses amis, faisant des projets d'ouvrages et même commençant à écrire, car, selon les souvenirs de sa nièce, Mme Commanville, une première rédaction de *Saint Antoine* est de 1846.

C'est aussi à cette même année qu'il faut rapporter le commencement de ses amours avec Mme Louise Colet. La première lettre de Flaubert à cette dame,

où soient consignés des souvenirs d'intimité, est du 4 août 1846.

Cette aventure, traversée des refroidissements, récriminations, réconciliations et nouvelles ruptures, ordinaires à ces sortes d'affaires, dura huit ans environ, de 1846 au commencement de 1854. On peut la considérer comme ayant été la seule histoire sentimentale de quelque importance dans la vie de Flaubert.

En 1849, il fit avec Maxime Du Camp le voyage en Orient que nous avons mentionné plus haut. Il vit Malte, l'Égypte en remontant le Nil jusqu'à Keneh, la Syrie et la Palestine, Constantinople, Athènes et une partie de la Grèce. Tout l'enchanta, et toute sa vie il rêva de retourner dans ces pays de la couleur et des ruines. Les Pyramides surtout et le grand Sphinx le grisèrent d'une joie ardente : « Nous sommes arrivés au bas de la colline où se trouvent les Pyramides, il y a aujourd'hui huit jours, vendredi [7 décembre 1849] à quatre heures du soir. C'est là que commence le désert. Ç'a été plus fort que moi, j'ai lancé mon cheval à fond de train. Maxime m'a imité et je suis arrivé au pied du Sphinx. En voyant cela, qui est indescriptible (il faudrait dix pages, et quelles pages!), la tête m'a un moment tourné et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris. Au coucher du soleil, le Sphinx et les trois Pyramides toutes roses semblaient noyés dans la lumière; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles b....

de pyramides, et, franchement, c'est chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes; les pierres qui, à vingt pas, semblent grosses comme des pavés de rue, ont la taille d'un homme environ, et quand on monte sur elles, cela grandit au fur et à mesure, comme lorsqu'on gravit une montagne.... »

A partir de 1850, les incidents de la vie de Flaubert sont ceux de sa vie littéraire et son histoire est presque strictement celle de ses livres.

Il vivait plus des trois quarts de l'année à Croisset, travaillant furieusement, et ne s'accordant que de brefs relâches. Il aimait cette vieille maison, silencieuse, très bourgeoise, de forme longue et basse, toute blanche au milieu des verdures du jardin, éclairée par le reflet de la grande nappe d'eau qui s'étalait devant elle, quelque peu historique du reste, ayant appartenu aux moines de l'abbaye de Saint-Ouen et où il se plaisait à penser que l'abbé Prevost avait écrit *Manon Lescaut*. Dans la cour intérieure il y avait encore quelques toits pointus et des fenêtres à guillotine du XVIIe siècle. Son cabinet de travail, au premier, avait cinq fenêtres, trois sur le jardin, deux sur la Seine.

Il se levait d'ordinaire à dix heures, lisait son courrier et ses journaux, déjeunait à onze heures, très légèrement, se promenait sur la terrasse dominant la Seine, s'asseyait dans un petit pavillon Louis XV qui était à l'extrémité de cette allée et dont les fenêtres donnaient sur la rivière, regardait avec plaisir le paysage familier et écoutait volontiers le bruit de cette « chaîne » qui servait au remorquage de bateaux et dont il a parlé souvent

dans la correspondance. Il rentrait, d'ordinaire, à une heure, travaillait toute l'après-midi, dînait, un peu plus copieusement qu'il n'avait déjeuné, vers sept heures, se permettait une seconde promenade au jardin, puis déclarait « qu'il était temps de retourner à la Bovary » ou à telle autre tâche, et prolongeait le labeur fort avant dans la nuit[1].

Quelquefois, pour affaires, il allait passer une journée à Rouen. Quand il venait à Paris, il recevait dans son petit pied-à-terre du boulevard du Temple Sainte-Beuve, M. et Mme Sandeau, M. et Mme Cornu, Jules Duplan, Charles d'Osmoy, Théophile Gautier, vers la fin de sa vie les Goncourt, Alphonse Daudet, M. Émile Zola, et c'étaient des discussions de littérature et d'art où sa grande voix tonitruait et où l'infâme bourgeois avait à souffrir. Il fréquentait, pendant ces séjours à Paris, le « dîner Magny[2] », qui était une sorte de cénacle et presque une institution. Il s'y rencontrait avec Sainte-Beuve, Gautier, les Goncourt, Gavarni, Renan, Taine, le marquis de Chennevières, Louis Bouilhet, quelquefois George Sand. Mais les seuls événements de sa vie étaient la conception, l'élaboration et la publication de ses livres.

De 1850 à 1856, il projette, prépare, écrit *Madame Bovary*. Ce roman paraît dans la *Revue de Paris*[3] du

1. *Souvenirs* de Mme Commanville.
2. Restaurant de la rue Mazet, aujourd'hui disparu.
3. Une *Revue de Paris* avait été fondée en 1829, par le docteur Véron et avait eu pour directeurs successivement Amédée Pichot, Philarète Chasles, François Buloz. Elle disparut en 1845. — Une seconde *Revue de Paris* vécut de 1851 à 1858 sous la direction de Théophile Gautier, Arsène Hous-

1er octobre 1856 au 15 décembre de la même année. En janvier et février 1857 il soutient le procès en police correctionnelle que le gouvernement avait intenté aux éditeurs de la *Revue de Paris* et à lui-même, à propos de ce roman, supposé immoral; est attaqué très vigoureusement par le procureur impérial M. Ernest Pinard, défendu avec chaleur et éloquence par Me Sénard; et est acquitté avec des considérants assez sévères touchant la moralité de l'ouvrage, mais sur cette conclusion « *qu'il n'apparaît pas que le livre ait été, comme certaines œuvres, écrit dans le but unique de donner une satisfaction aux passions sensuelles, à l'esprit de licence et de débauche, ou de ridiculiser des choses qui doivent être entourées du respect de tous* ».

De 1857 à 1861 il s'occupe à la fois de *Salammbô* et de la *Tentation de saint Antoine*; et *Salammbô*, après des études d'archéologie forcénées et d'immenses efforts littéraires, paraît en 1862.

De 1862 à 1869 il revient aux études de mœurs contemporaines, et à la fois, comme il est naturel à un homme de quarante-cinq ans, réveille ses souvenirs de jeunesse et s'inquiète de questions politiques, ce qui produit, en 1869, *l'Éducation sentimentale*.

A partir de 1870 les événements historiques, l'âge qui s'appesantit sur lui, le peu de succès (comparativement du moins à celui de son premier ouvrage) de *Salammbô* et de *l'Éducation*, une maladie nerveuse cruelle et qui a pour caractère, procédant par

saye et Maxime Du Camp. Elle publia *Madame Bovary* et les *Paysans* de Balzac. Elle fut supprimée, à cause de ses tendances libérales, au lendemain de l'attentat Orsini.

crises foudroyantes, d'être une menace continuelle; tout cela assombrit profondément un homme qui n'avait que trop de penchant inné à la mélancolie. Il a perdu depuis longtemps sa sœur, son ami fraternel Le Poittevin; il a perdu l'amitié de Maxime Du Camp qu'il a rudoyé un peu sans motif. Il perd son vieil ami Louis Bouilhet (1871), il perd sa mère (1872), il perd une partie de sa fortune en en faisant très noblement l'abandon à des parents moins aisés que lui. Il veillit presque seul et triste.

Il n'a pour consolation que le dévouement attentif de sa nièce, Mme Commanville et l'amitié touchante qu'il a contractée avec la délicieuse consolatrice des affligés que fut George Sand dans sa vieillesse.

Celle-ci le soutient, le relève et même l'égaie tant qu'elle peut. Elle réussit à l'amener, trop rarement, à Nohant. Elle lui écrit infatigablement des lettres de sœur aînée qui sont adorables.

Il trouve aussi quelque reconfort dans le talent naissant de Guy de Maupassant, fils d'une de ses amies d'enfance, qu'il prend pour disciple, à qui il enseigne l'art de faire difficilement des œuvres faciles et naturelles et dans lequel il prévoit, en quoi il ne s'est pas trompé, un glorieux successeur.

Il travaille, du reste, avec plus d'acharnement que jamais. Il donne enfin (1874) la rédaction définitive de cette *Tentation de saint Antoine* qui l'a obsédé toute sa vie et qui fut comme la tentation de Flaubert. Il fait jouer sans succès en mars 1874 une comédie triste intitulée *le Candidat*. Il publie en 1877 *Trois Contes*, en un volume qui réussit peu, parce que l'une seulement des trois nouvelles

(*Un cœur simple*) remue un peu le cœur du public. Enfin il se livre à toutes les études possibles, les plus diverses et aussi les plus pénibles, pour écrire le livre qui fut, après *l'Éducation sentimentale* et peut-être avant, son œuvre de prédilection, *Bouvard et Pécuchet*. Épuisé par un travail qui n'était pas en raison du résultat, ni peut-être du dessein, il meurt en laissant inachevé ce dernier ouvrage qui devait former deux volumes et qui dans l'état où il l'a laissé n'en a donné qu'un.

« Las jusqu'aux moelles », il expire en quelques minutes, frappé d'une attaque d'apoplexie, dans la matinée du 8 mai 1880, âgé de cinquante-huit ans et quatre mois. Ses obsèques eurent lieu le mardi 11 mai. Après le service religieux célébré en l'église de Canteleu, commune sur le territoire de laquelle est le domaine de Croisset, le cortège se dirigea sur Rouen pour se rendre au « Cimetière monumental » où Flaubert fut enterré dans la sépulture de sa famille. Il n'était pas de l'Académie française. Sur sa tombe, conformément à sa volonté, aucun discours ne fut prononcé. M. Lapierre, ami intime de la famille et directeur du *Nouvelliste de Rouen*, prononça seulement quelques paroles d'adieu. Un monument, sculpture en bas-relief, composé d'un médaillon-portrait avec allégorie, et qui est l'œuvre admirable de Chapu, a été érigé à la mémoire de Flaubert dans le jardin Solférino, contre la façade du musée de Rouen, le dimanche 23 novembre 1890 [1].

1. Ces détails et ces dates me sont communiqués par M. le maire de Rouen (3 mai 1899). — Le monument du musée de Rouen est reproduit en tête du présent volume.

CHAPITRE II

SON CARACTÈRE

Flaubert était né timide et orgueilleux, et l'on peut, sans trop forcer les choses, ramener tout son caractère à ces deux traits essentiels, et, tout au moins, il n'est rien dans son caractère qui n'ait quelque mélange de ces deux éléments.

L'orgueilleux qui est timide est deux fois orgueilleux, et le timide qui est orgueilleux est deux fois timide. Flaubert était l'un et l'autre jusqu'à un degré où ils sont quelque peu maladifs. Devant les ruines des Tuileries, en 1871 il lui échappait de dire : « Et cela ne serait pas arrivé si l'on avait compris *l'Éducation sentimentale* ». — Il n'admettait dans la discussion aucune contradiction, et l'on évitait de lui en faire tant on savait que ses colères étaient inquiétantes pour lui quand on oubliait de n'être pas de son opinion. Il avait le mépris extrêmement facile pour tout ce qui était différent de lui. Personne n'a jugé de plus haut toute la littérature du XIXe siècle, en estimant du reste que tout ce qui n'est pas littérature est au-dessous